

« Oh ! que ma peine serait bien employée, s'écrie Grignon de Montfort, en son abrégé de théologie mariale (1), si ce petit écrit tombant entre les mains d'une âme bien née, née de Dieu et de Marie, et non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, lui découvrait et inspirait, par la grâce du Saint-Esprit, l'excellence et le prix de la vraie et solide dévotion à la Très Sainte Vierge ! Si je savais que mon sang criminel pût servir à faire entrer dans le cœur les vérités que j'écris en l'honneur de ma chère Mère et souveraine maîtresse, dont je suis le dernier des enfants et des esclaves, au lieu d'encre, je m'en servirais pour former des caractères, dans l'espérance que j'ai de trouver de bonnes âmes qui, par leur fidélité à la pratique que j'enseigne, dédommageront ma chère Mère et maîtresse des pertes qu'elle a faites par mon ingratitude et mes infidélités. »

« Je me sens plus que jamais animé à croire et à espérer tout ce que j'ai profondément gravé dans le cœur, et que je demande à Dieu depuis bien des années, à savoir : que tôt ou tard la Très Sainte Vierge aura plus d'enfants, de serviteurs et d'esclaves d'amour que jamais, et que, par ce moyen, Jésus-Christ, mon cher Maître, règnera plus dans les cœurs que jamais. »

« Je prévois bien des bêtes frémissantes qui viennent en furie pour déchirer avec leurs dents diaboliques ce petit écrit et celui dont le Saint-Esprit s'est servi pour l'écrire, ou du moins pour l'envelopper dans les ténèbres et le silence d'un coffre, afin qu'il ne paraisse point (2) ; ils attaqueront même et persécuteront ceux et celles qui le liront et réduiront en pratique. Mais qu'importe ! mais tant mieux ! Cette vue m'encourage et me fait espérer un grand succès, c'est-à-dire un grand escadron de braves et vaillants soldats de Jésus et de Marie, de l'un et de l'autre sexe, pour combattre le monde, le diable, et la nature corrompue, dans les temps périlleux qui vont arriver plus que jamais ! » *Qui legit intelligat* (3). *Qui potest capere, capiat* (4).

(1) *Traité de la Vraie dévotion à la Sainte Vierge*, pp. 79-80.

(2) Cette prédiction du Bienheureux accomplie à la lettre. Ce n'est que 126 ans après sa mort, en 1842, que ce traité jusqu'alors inconnu fut découvert à Saint-Laurent-sur-Sèvre, par un religieux de sa Congrégation.

(3) Que celui qui lit fasse attention. (Matthieu XXIV, p. 15).

(4) Que celui qui peut comprendre comprenne. (Matthieu XIX, 12). Cf. encore I. Cor. 7-17 Matth. XIII, 11. Daniel, IX, 13.

IV

LES DERNIERS TEMPS

« Les temps périlleux qui vont venir... », a dit Grignon de Montfort. Ce sont ceux qui termineront le cycle de l'épreuve. Quand la corruption et la douleur seront à leur comble, quand les mauvais serviteurs auront dilapidé le trésor du Maître et persécuté ses amis, le cri de triomphe des méchants et la supplication des justes attireront sur la terre la justice du Seigneur. Ce sera le second avènement, la Parousie. Jésus l'a promis à ses disciples au jour de son Ascension : « Je reviendrai » (1). Douze fois dans l'Apocalypse, il le répète à saint Jean : « Je reviendrai bientôt. »

Alors on verra le Fils de l'Homme venant sur les nuées avec une grande puissance et une grande majesté. Des anges rassembleront les élus des quatre vents au son de la trompette retentissante. Il séparera les uns d'avec les autres, il mettra ses brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Aux uns il dira : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire... » et ceux-ci prendront possession du royaume. Il dira aux autres : « Retirez-vous de moi, maudits, car vous ne m'avez ni abreuvé ni nourri, vous ne m'avez pas vêtu dans ma nudité ni visité dans ma prison. »

Les fidèles ont veillé longtemps dans l'espérance du Seigneur. Le jour a baissé, la nuit est tombée sur le monde et, comme les dix Vierges de la parabole, l'époux tardant à venir, tous se sont assoupis et se sont endormis d'un sommeil épais (2). Mais tandis que les Sages, qui ont gardé l'huile de leur lampe et dans leur cœur le souvenir de la parole, reconnaissent le cri dans la nuit et courent dans leur lumière à la rencontre du Bien-Aimé, les folles trébuchent dans les ténèbres, s'égarent dans les chemins et arrivent à la salle des noces lorsque la porte est fermée.

(1) Jean XIV, 3.

(2) Matthieu XXIV, 1.

Le Fils de l'Homme viendra par surprise « comme un voleur » (1), comme « l'éclair qui part de l'Orient et brille jusqu'à l'Occident », à l'heure où les hommes, absorbés par leur vanité quotidienne, pour la plupart, l'auront oublié. Tels furent les jours de Noé, tel sera l'avènement du Fils de l'Homme. Car dans les jours qui précéderont le déluge, les hommes mangeaient et buvaient comme ils le font aujourd'hui, ils se mariaient et mariaient leurs filles jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche. Et ils ne surent rien jusqu'à ce que le déluge survint qui les emporta tous (2). »

Au sein des dormeurs affaissés, des sentinelles sont debout et donnent de la voix pour tenir en éveil le morne troupeau. Montfort, presque seul dans sa tour de vigie, perçoit à l'horizon le petit nuage précurseur du tonnerre ; son cœur tremble parce qu'il entend, au loin, s'approcher le pas du Voyageur.

« Dites-nous quand ces choses arriveront ? » ont demandé les apôtres. Et le Seigneur a répondu : « Voyez, je vous ai tout annoncé d'avance. Il y aura des signes dans le ciel et sur la terre, des guerres, des pestes, des tremblements de terre. De faux prophètes s'élèveront, qui en séduiront un grand nombre. Tout cela ne sera que le commencement des douleurs. Le signe infaillible, ce sera le progrès de l'iniquité, l'apostasie des nations. »

Est-ce donc cette affreuse odeur des chairs pourrissantes que le Bienheureux discerne sous les artifices des parfums et des fards ? « Jamais, dit-il, le monde n'a été si corrompu qu'il l'est. » Ce prétendu voyant ne serait-il qu'un imposteur, comme le soutiennent les gens satisfaits, ou qu'un alarmiste halluciné ?

En apparence, rien n'est changé, tout est en ordre ; les classes sociales occupent leur hiérarchie immuable, les vertus sont en honneur, l'Eglise toujours respectée, plus influente que jamais auprès des princes, prospère en richesse et en personnel ; sa clientèle est intacte ; les défections creusées par l'athéisme, en nombre infime, ne touchent que quelques seigneurs dépravés, quelques philosophes naissants ; les offices sont bien suivis, l'hérésie paraît éteinte. La cour enfin, après une passade de frivolité, affiche, sous le patronage de M^{me} de Maintenon, une dévotion et une décence exemplaires.

Cependant, sous cette façade rassurante, pour un œil expert, tout est gâté, le cœur est atteint, le désir de l'homme a changé d'objet.

(1) Matthieu XXIV, 27.

(2) Matthieu XXIV, 37.

Ce qui est le plus grave ce n'est pas l'excès de misère, ni les luttes sanglantes, les exactions et les tyrannies, ce n'est pas même le pullulement des grands crimes dont témoignent les confesseurs ; ce n'est pas l'existence, révélée par le procès de la Brinvilliers et par l'Affaire des Poisons, de puissantes associations d'alchimistes, de malfaiteurs et de magiciens, fournisseurs de poudre de succession au service des hauts bourgeois et des courtisans, ni les agissements effroyables des prêtres sacrilèges tels que l'immonde abbé Guibourg, officiant des messes noires et mêlant au vin des calices le sang d'un enfant égorgé (1). Toutes ces « impiétés et ces abominations, commises journellement à Paris et en province, aux dires du lieutenant de police La Reynie, quelque effroyables qu'elles apparaissent, ne sont pas nouvelles ni particulières au Grand Siècle. Le moyen âge et la Renaissance les ont connues, comme des accidents affreux qui pourtant n'avaient pas altéré le climat général de la chrétienté.

Le symptôme accablant et qui demeure encore presque invisible, c'est une conversion des âmes à rebours, un retournement insensible et désormais à peu près consommé. Le moyen âge, la Renaissance, même dans leurs plus grands désordres, ont fait distinctement la part de Dieu et celle du monde ; ils ont reconnu les faiblesses pour des faiblesses, ils ont commis le péché et ils l'ont expié, ils ont donné aux saints leur place indispensable dans la communauté et ont attendu d'eux le contrepois nécessaire aux égarements des pêcheurs.

Avec le Grand Siècle — et ceci n'a guère été relevé — on entre dans une ère nouvelle, qui est celle de la *confusion* ; on recommence à édifier la tour de Babel. Désormais, sans qu'il y paraisse, l'homme se refuse à Dieu, mais il essaye encore naïvement de le tromper en lui offrant des pratiques extérieures pour se réserver l'autonomie et la puissance. Il n'attend plus rien des saints (Grignon en est un témoignage), qu'il tolère provisoirement, par un reste de superstition et de crainte, mais qu'il s'apprête à rejeter et à anéantir comme ses adversaires les plus réels.

« Dans les derniers jours, les hommes seront amis des voluptés plus que de Dieu et ils auront les dehors de la piété sans en avoir la réalité » (2) : saint Paul l'annonce, Grignon le constate :

« Jamais le monde n'a été si corrompu qu'il est, parce que jamais il n'a été si fin, si sage à son sens, si politique. Il se sert si finement de la vérité pour inspirer le mensonge, de

(1) Cf. *L'Affaire des Poisons*, par Funck-Brentano.

(2) Epître à Timothée, 11, 3-1.

la vertu pour autoriser le péché et des maximes mêmes de Jésus-Christ pour autoriser les siennes, que les plus sages selon Dieu y sont souvent trompés (1). »

Les pires ennemis de la religion, ce ne sont ni les jansénistes, ni les calvinistes, ni les quietistes, ni les déistes à la Rousseau, qui manifestent plutôt des réactions de défense contre les progrès d'une maladie pernicieuse ; les ennemis mortels du Christ, la race de vipères, ce sont les hypocrites. Bourdaloue appelle quelque part le xvii^e siècle, siècle de l'hypocrisie. Le tour de force du Malin, sa suprême ruse, à la faveur des discussions évasives qui n'intéressent souvent que l'épiderme, c'est de creuser dans le corps même de l'Eglise le gouffre dans lequel il tente de la précipiter, c'est de semer cette ivraie qu'on ne peut arracher sans déraciner le bon grain, cette fausse chrétienté très voyante, capable de fournir aux raisonneurs impies les accusations qu'ils porteront contre les vrais fidèles ; le suprême scandale ce sera de rendre le Christ suspect aux gens de bien.

« Il y a deux sortes de libertins, observe à cette époque La Bruyère : les libertins, ceux du moins qui croient l'être — ils ne sont qu'un petit groupe de paresseux indifférents et à peu près inoffensifs — et les faux dévots, qui ne veulent pas être crus libertins. » Ceux-ci sont les plus redoutables. « Cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils vont à l'église pour être vus, ils y rêvent à Dieu et à leurs affaires, y reçoivent des visites, y donnent des ordres et des commissions et y attendent des réponses ; ils goûtent, savourent la prospérité et la faveur, n'en veulent que pour soi, font servir la piété à leurs ambitions (2). » « Sous un roi athée, ils seraient athées (3). Ceux-là, dit Bourdaloue, qui ne sont ou ne paraissent chrétiens que par la seule considération du monde et ne servent Dieu que dans la vue de l'homme... Car de quoi n'abuse-t-on pas ? (4). »

Ces prélats d'intrigue, évêques de Marseille à vingt-cinq ans, ou de Reims à quinze ans, comme Henri de Lorraine, titulaires de bénéfices, non tenus à la résidence, « qu'il faudrait que la mort tirât bien juste pour les attraper dans leur diocèse » (5) se retrouvent à la cour ou dans les salons, adulateurs des richesses et profanant leur ministère « par une

(1) *Amour de la sagesse éternelle*, p. 79.

(2) *Les Caractères*, XVI, 26-27.

(3) *Id.*, XIII, 21.

(4) Bourdaloue, Sermon sur les scandales.

(5) M^{me} de Sévigné, Lettres, 9-5-89.

vie séculière et mondaine, pour ne pas dire impure et licencieuse » (1).

« Certains abbés, à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la mollesse et de la vanité des sexes et des conditions, entrent, auprès des femmes, en concurrence avec le marquis et le financier et l'emportent sur tous les deux. L'Eglise, à l'heure de la Belle Messe (2), ressemble à un lieu de comédie. La chaire est envahie par des déclamateurs qui nagent dans le flot de citations profanes et qui oublient de faire mention de l'Evangile. « Le discours chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse évangélique, qui en est l'âme, ne s'y remarque plus ; elle est suppléée par les avantages de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots et par les longues énumérations. On n'écoute plus sérieusement la parole sainte, c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est-à-dire un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs (3).

Ce mélange inextricable du monde avec l'Eglise, « cet accommodement des préceptes et des règles de Jésus-Christ aux intérêts, aux passions et aux plaisirs des hommes » (4), c'est sans doute « l'abomination de la désolation établie en lieu saint », dont le Christ parle à mots couverts (que celui qui lit entende) (5) et que représente, dans l'Apocalypse, la Bête qui monte de la terre et qui a deux cornes semblables à celles de l'agneau (6).

C'est ce signe avant-coureur des prochains débordements qui fait pousser à Grignon de Montfort son cri d'alarme : « Au feu ! Au feu ! A l'aide ! A l'aide ! » Au feu dans la maison de Dieu ! Au feu dans les âmes ! Au feu jusque dans le sanctuaire ! A l'aide de notre frère qu'on assassine ! A l'aide de nos enfants qu'on égorge ! A l'aide de notre bon Père qu'on poignarde (7) !

Désormais, en effet, le parti est pris, la pente est acquise, sur laquelle de plus en plus on va s'engager. Sous les apparences de raison et d'équité, sous cette passion de régularité qui accable, Julien Green s'est demandé quelle faiblesse et quelle incertitude cache le Grand Siècle. Il a ressenti dans la musique la plus enjouée de Lulli et de Couperin sa mélancolie insondable. L'explication de ce pessimisme qui transpire

(1) Bourdaloue, Sermon sur les scandales.

(2) A 11 heures ou midi.

(3) *Caractères*, XV, 1.

(4) Pascal.

(5) Matthieu, XXIV, 15.

(6) *Apocalypse*, XIII, p. 1, 5.

(7) Prière embrasée.

des œuvres mêmes de ses grands comiques, c'est la perte de l'espérance. Pour la première fois peut-être depuis le Christ, l'humanité, dans son ensemble, cesse d'attendre le règne de Dieu. Elle tente de substituer son ordre propre à celui de la Providence, elle va demander à une science, à une philosophie, à une politique purement humaines les recettes de la connaissance et du bonheur.

Des hommes toujours ont interrogé les signes. A plusieurs reprises, ils ont cru le jour venu, puis ils ont accusé l'ignorance et les illusions des prophètes. Les mystiques ne se sont pas trompés, mais leur langage paraît obscur parce qu'ils pensent en dehors des catégories de temps et de lieu. La réalité qu'ils découvrent contient la nôtre et la met à son plan de simple figure. Notre curiosité brûlante s'attache à la date qui n'est que l'incarnation accidentelle d'un événement éternellement présent.

Cette réalisation matérielle, à laquelle nous attachons une importance primordiale, est probablement conditionnelle, quoique inévitable. Dans une certaine mesure, on peut penser que les prières et les œuvres saintes la retardent, laissant ainsi aux pécheurs un plus long délai pour se préparer au Jugement. Dieu ayant décidé le châtiment de Sodome à cause de ses crimes, se déclare cependant prêt à renoncer à son dessein s'il peut dénombrer dix justes au sein de la cité coupable. Je crois que ces dix justes se sont rencontrés à l'époque dont nous parlons et qu'ils ont prolongé, durant un temps, la trêve que Montfort jugeait pertinemment sur le point de se terminer.

On assiste, au xvii^e siècle, à un magnifique effort de redressement qui écarte le dénouement fatal, sans avoir la force de le conjurer. En 1611, Bérulle a fondé l'Oratoire, cette école de science et de vertu pour entraîner les prêtres « à porter hautement gravés en soi l'autorité du Père, la lumière du Fils et la sainteté de l'Esprit, divinement liés en unité d'essence ». L'association de Saint-Sulpice, fondée en 1642 par M. Olier, en donnant le modèle des séminaires, concourt admirablement à la sage formation des aspirants au sacerdoce. C'est l'époque où saint Vincent de Paul offre aux laïques et aux clercs les conférences spirituelles de Saint-Lazare, institue les Filles de la Charité et lance dans les campagnes les Prêtres de la Mission, tandis que Jean Eudes établit en Normandie le culte du Sacré-Cœur et que les grands ordres religieux se réforment : les Augustins avec saint Pierre Fourier, les Prémontrés avec Servais de Larvelle et Didier de Lacour, la Trappe avec l'abbé de Rancé ; que les Carmélites sont introduites en France, que les Feuillantines, les Visitandines, les Filles du

Calvaire, vingt autres congrégations y naissent ; que saint Jean-Baptiste de la Salle ouvre ses petites Ecoles chrétiennes.

Une si solide architecture spirituelle, à laquelle ont travaillé tant de saintes âmes, et Grignon de Montfort au premier rang, c'est la digue qui retient un moment le flot de l'iniquité. Mais la vague ne cesse de monter, et l'effort des sauveteurs se fatigue et se ralentit. Au xviii^e siècle, la marée les gagne de vitesse. Aujourd'hui, il semble bien que nous approchions du terme et de la consommation. Si nous essayons de faire le point et de savoir où nous en sommes, voici ce que nous distinguons.

L'ère de confusion, dont nous avons parlé touche à sa fin. Le brouillard de l'équivoque, à la faveur duquel le Démon a tendu ses pièges, achève de se dissiper, et ce qui apparaît maintenant aux regards tant soit peu attentifs, ce sont les lignes de forces bien dégagées, les directions nettes d'une humanité qui était longtemps restée incertaine. Les deux pôles magnétiques des âmes ont gagné une telle puissance attractive que nul désormais ne peut leur échapper. Ils exigent de chacun le choix déterminé entre le Oui et le Non, entre l'amour de Dieu et le culte des idoles. Les deux fronts antagonistes ont cessé les diversions et les feintes, ils sont disposés face à face et vont s'affronter pour le combat décisif.

Ce qui affirme l'approche des temps, bien plus clairement que tels signes particuliers comme l'évangélisation de toute la terre et le rassemblement des Juifs en Palestine (1), mieux même que les catastrophes et les calamités pourtant inouïes qui nous écrasent et dont nulle époque de l'histoire n'aurait pu imaginer l'ampleur, le déchaînement des fléaux les plus monstrueux et des férocités les plus rares, la destruction des cités, l'infécondité des campagnes, le meurtre de vingt millions d'innocents, l'emprisonnement, l'esclavage, le systématique abaissement des consciences ; ce qui certifie l'imminence de la fin, ce sont les *convergences* vers elle de tous les mouvements de la société moderne, c'est son orientation générale, que d'aucuns ont appelée son progrès (2). « Nous arrivons à la dernière crise, à celle où l'on cesse de parler du salut des gouvernements pour ne s'occuper que du salut suprême de la Société... Les vérités seront mises à nu. Ce ne sera plus la Doctrine méconnue que l'on entendra, ce ne sera plus la conscience inécoutée qui criera. Les faits parleront leur grande voix. La Vérité quittera les hauteurs de la parole ;

(1) Isaïe, 27,2. Ezéchiel, 37,4,10,21, Amos, 9,15.

(2) Nous ne nions pas le progrès ; mais nous le plaçons sur un autre plan.

elle entrera dans le pain que nous mangeons, dans le sang que nous vivons ; la lumière sera du feu. Les hommes se verront entre la vérité et la mort, auront-ils l'esprit (j'ajoute, auront-ils le temps) de choisir ? (1) »

Hors des spéculations des docteurs et des interprétations des exégètes, la Fin des Temps est inscrite formellement dans nos désirs et dans nos mœurs, dans tous nos actes et toutes nos pensées, comme le Mane, Thecel, Pharès, flamboyant sur le mur de l'orgie. Nous y roulons maintenant les yeux fermés, inertes comme des épaves. Que l'on parte de n'importe quel point de l'activité moderne et qu'on suive du regard sa direction, qu'on se demande où elle mène, la même conclusion s'impose avec une rigueur géométrique. A moins d'un rebroussement, d'un retournement, d'une diversion totale, tout s'achemine vers le mur qui va nous écraser, vers l'impasse qui va nous clore.

De toute évidence, il n'est pas possible de donner ici le détail d'une démonstration qui, pour être complète, demanderait tout un ouvrage. Bornons-nous à quelques exemples.

La science sécularisée, quantitative, séparée de la Divine Sagesse, mise strictement au service de l'économie, engendre ce monumental organisme qu'on appelle la civilisation industrielle. Sa préoccupation unique consiste à capter les grandes forces de la nature et à diriger méthodiquement leur emploi en vue d'un maximum de profit. Et, sans doute, ses victoires éblouissantes font songer aux faux prophètes dont il est question dans l'Évangile (2), « qui feront de grands prodiges et des choses extraordinaires jusqu'à séduire, s'il se pouvait, les élus mêmes ». Mais dans cet énorme engrenage, qui ne voit désormais assez clairement que l'homme joue beaucoup moins le rôle du directeur que celui de l'esclave obéissant et enchaîné ? La technique, à laquelle il a confié son destin, est une idole trompeuse qui dévore ses adorateurs. Ses sujets doivent se plier à ses injonctions, s'adapter pour lui complaire aux nécessités impératives du rendement qui exige toujours plus de ponctualité, de régularité, d'uniformité, d'automatisme, de dépersonnalisation. Ces insurgés qui redoutaient le règne de l'amour se résignent à une tyrannie infiniment plus cruelle ; elle leur demande le sacrifice de leur propriété qu'elle gère, de leur foyer qu'elle absorbe dans la vie collective, de leurs enfants qu'elle éduque pour ses besoins, depuis la crèche jusqu'à l'armée, de ses idées, de sa santé, de sa liberté ; elle le soustrait aux charmes et à la paix de la

(1) Blanc de Saint-Bonnet.

(2) Matthieu, XXIV, 23.

nature, elle lui enlève les joies du travail choisi qu'elle remplace par une morne tâche dont, à chaque heure, il est impatient de s'évader. Aucun pauvre dans le passé, aucun esclave, n'a connu pareille sujétion, ni bu pareille amertume.

Le machinisme fournit-il au moins à ce reclus l'espoir d'une libération prochaine ? Pure illusion ! Ce Moloch, à mesure qu'il apaise un besoin, creuse un désir plus profond, parce qu'il lui faut, pour régner, des serviteurs éternellement insatisfaits. A cause de la tentation qu'il accroche à leurs entrailles, plus ils mangeront, plus ils auront faim, plus ils seront riches, plus ils auront d'avidité.

Non pas que les conquêtes de la science soient nécessairement désastreuses. On conçoit, au contraire, qu'elles puissent augmenter le bonheur des hommes si elles étaient dirigées par la Sagesse. Mais voici bien ce qui met le comble à nos misères et ce qui rend tragique notre aventure. La vie moderne, non contente de détourner l'homme de la vérité et de la joie, s'efforce par tous les moyens d'en stériliser les germes et de paralyser par avance toute tentative de retour à la santé. A-t-on suffisamment remarqué que les inventions nouvelles, quand elles ne visent pas au profit, sont toutes dirigées contre la concentration ? Cinéma, radio, vitesse, s'emploient avec un zèle opiniâtre à disperser l'attention, à désaxer ou engourdir le jugement, à créer des habitudes de passivité que l'art oublieux de ses fins entretient par des émotions-choc, et qui sont mises à profit par le livre, le journal, la radio, la réclame, pour propager les mots d'ordre qui achèveront d'immobiliser les consciences ? Le silence propice au réveil des âmes partout traqué, ne trouvera bientôt plus d'asile sur la terre (1).

On pourrait multiplier les observations convergentes, montrer que la morale, la littérature, elles aussi, sous prétexte d'objectivité, n'osent plus offrir d'affirmations et de principes et ne sont plus capables d'enseigner les règles d'action. Où va le monde, qui perd peu à peu le goût et les raisons de vivre, sinon vers le désespoir et vers le suicide consenti ? Et la science moderne ne s'apprête-t-elle pas, par ailleurs, à rendre ce suicide effectif, en fournissant aux inévitables compétitions de l'intérêt et de la passion déchaînés les armes formidables dont l'Esprit n'a pas la maîtrise ?

Le poison subtil insinué dans les veines de l'humanité la décompose sourdement et l'entraîne à la mort avec une accé-

(1) Le monde moderne avilit (Ch. Péguy). Seul, vous le savez, que l'argent seul est maître (id). Le « monde sans âme » de Daniel Rops, « le temps des démons blême et blafard », de Léon Bloy.

lération vertigineuse. Nous avons parlé de la nécessité de la souffrance. Ce qu'il s'agit d'éviter, c'est la souffrance indigne, la croix du mauvais larron. Le mal, ce n'est ni la pauvreté, ni la douleur : c'est l'abandon de la Sagesse. La souffrance que nous acceptons est une souffrance féconde, une souffrance paisible, une souffrance joyeuse.

Et nous savons aussi, de même que le Bienheureux, que notre crainte serait un péché si elle devait aboutir au désespoir. Pessimistes pour le présent, nous sommes optimistes pour l'éternel. L'horrible tunnel s'ouvre sur la clarté et Dieu est toujours le plus fort. « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, encore un peu de temps et vous me verrez. » Les saints sont livrés aux tortures, on les fera mourir et ils seront en haine à toutes les nations (1). On mettra une marque sur la main droite et sur le front, à tous, petits et grands, riches ou pauvres, et nul ne pourra acheter ni vendre s'il n'a la marque de la bête ou le nombre de son nom (2).

Le monde va traverser une heure d'agonie. « Notre époque, écrit Milosz, correspond dans l'évolution de la pensée et de la sensibilité chrétiennes à la phase la plus lugubre de la nuit, celle qui précède immédiatement la première lueur de l'aube. Je m'adresse ici au lecteur déjà initié par ses insomnies aux affres de cette heure de la décomposition des ténèbres. La fonte soudaine d'un glacier produirait moins de boue que ce qui vous en monte au cœur des dépôts pourrisants du passé. Il n'est graine qui ne passe par ce suint de mort avant de germer (3). »

Grignon de Montfort crie, comme le coq vigilant, pour hâter le lever du soleil. « Souvenez-vous, Seigneur : il est temps de faire ce que vous avez promis (4). » Il crie pour faire lever les bons ouvriers de la moisson qui s'élanceront au-devant de l'aurore. Le moment viendra, c'est peut-être le nôtre, « de l'Eglise en arme et les Saints au premier rang, de l'Eglise debout qui se battra, le dos au mur (5) ». Alors il se formera de grands saints, dit Grignon, qui surpasseront autant en sainteté la plupart des autres saints que le cèdre du Liban surpasse les petits arbrisseaux (6). « Souvenez-vous, Seigneur, souvenez-vous de votre Congrégation que vous

(1) Matthieu, XXIV.

(2) Apocalypse XIV, 17.

(3) Les Arcanes, vers 78.

(4) Prière embrasée, p. 221.

(5) G. Bernanos (*Lettre aux Anglais*, p. 295).

(6) *Vraie dévotion*, p. 27.

avez possédée dès le commencement, en pensant à elle dès l'éternité ; et que vous teniez dans votre main toute-puissante lorsque, d'un mot, vous tiriez l'univers du néant, et que vous cachiez encore dans votre cœur, lorsque votre Fils mourant en croix l'a consacrée par sa mort et l'a confiée comme un dépôt précieux, aux soins de sa Très Sainte Mère. » Ce seront les apôtres des Derniers Temps prédits par saint Vincent Ferrier et sainte Catherine de Sienne, la rosée des jeunes guerriers qu'ont chantée les Psaumes (1).

« Ce seront un feu brûlant des ministres du Seigneur qui mettront partout le feu de l'amour divin ; ils porteront l'or de l'amour dans le cœur, l'encens de l'oraison dans l'esprit et la myrrhe de la mortification dans le corps ; ce seront des nuées tonnantes et volantes par les airs, au moindre souffle du Saint-Esprit, qui, sans s'attacher à rien, ni s'étonner de rien, ni se mettre en peine de rien, répandront la pluie de la parole de Dieu et de la vie éternelle (2). »

Le monde, impuissant à se sauver seul, et sourdement conscient de sa déchéance, attend pour le délivrer de lui-même ces prédestinés. Ils posséderont au plus haut degré les quatre vertus que le Bienheureux assigne aux amants de la divine Sagesse, ils seront des hommes de charité, de prière et de pénitence ; ils seront aussi les « vrais enfants de Marie, éclairés par sa lumière, nourris de son lait, conduits par son esprit (3) ».

En effet, le pouvoir de Marie sur tous les diables doit particulièrement éclater dans les derniers temps « durant lesquels Satan redoublant d'efforts et de combats mettra des embûches à son talon (4), c'est-à-dire à ses pauvres enfants qu'elle suscitera pour lui faire la guerre ». Petits et pauvres selon le monde, abaissés devant tous, foulés et pressés comme le talon, ils seront si fortement appuyés du secours divin, qu'en union avec eux la Vierge écrasera la tête horrible où réside l'orgueil du Serpent (5). Alors celle qui s'est tenue cachée dans la lumière de son fils, plus connue et plus aimée, resplendira en miséricorde, en force et en grâce.

En vertu du merveilleux équilibre du plan divin, c'est par elle que le salut du monde a commencé, c'est par elle

(1) Isaïe LX, 8, Ezech, I 12, Ps CX.

(2) *Vraie dévotion*, p. 36.

(3) *Prière embrasée*, p. 224.

(4) Je mettrai des inimitiés entre toi et la Femme, entre ta race et la sienne, elle t'écrasera la tête et tu la mordras au talon, Gen., III, p. 15, 4.

(5) *Vraie dévotion*, p. 3.

qu'il sera consommé. Elle sera l'aurore qui précède et découvre le soleil de justice, la voie par laquelle Jésus, venu à nous la première fois, reviendra à nous la seconde.

« Il faut tenir pour certain, a dit le Bienheureux Amédée de Savoie (1), que la puissante mère de Dieu multipliera ses miracles, ses visions, ses révélations, ses sublimes consolations, à l'époque où ce monde vieillissant touchera à sa fin (2). » « Jésus et Marie ne parlent pas ensemble, écrit Léon Bloy. Quand Jésus commence sa prédication, Marie s'abîme dans le silence. Et si elle parle aujourd'hui, est-ce donc à dire que Jésus ne va plus parler ? Notre Mère ayant enfin parlé en Souveraine, Jésus ne reprendra la parole que pour faire entendre le redoutable « *Esurevi* », « j'ai eu faim », qui doit tout finir (3). »

Le Règne de Marie préparant le Second Avènement, que Grignon de Montfort a prédit, nous en voyons les prémisses dans ce grand mouvement de dévotion qui a fait successivement couronner Marie Immaculée Conception et Notre-Dame du Rosaire, qui a fait officiellement consacrer le monde à son cœur Immaculé par le Pape Pie XII le 31 octobre 1942, en attendant que soit proclamé son titre de Médiatrice universelle. Cinq apparitions, en moins d'un siècle, ont marqué le rôle éminent dont elle est maintenant investie.

Le 18 juillet 1830, au couvent de la rue du Bac, Catherine Labouré, novice des Filles de la Charité, est soudain éveillée dans la nuit et marche au milieu des lumières jusqu'à la chapelle où la Vierge en robe blanche, posée sur le globe et sur le serpent, lui présente la médaille miraculeuse qu'elle veut faire frapper en l'honneur du Cœur de son Fils. Seize ans plus tard, sur la montagne de la Salette, la veille de la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs (4), deux petits bergers en approchant du ruisseau voient apparaître la Dame de clarté qui leur commande de faire passer à tout son peuple « la grande nouvelle » : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je serai forcée de laisser aller le bras de mon fils. Il est si lourd et si pesant que je ne peux plus le retenir. »

Une troisième fois, puis à dix-huit reprises, du 11 février au 16 juillet 1858, Bernadette, partie avec sa sœur et une petite amie ramasser du bois mort, est surprise par la rumeur d'un grand vent qui pourtant laisse les arbres immobiles, sauf un églantier à l'ouverture de la grotte de Massabielle. Une Dame éblouissante de lumière, posée sur l'arbrisseau qui penche,

(1) Evêque de Lausanne, mort en 1158.

(2) VIII^e Homélie.

(3) Celle qui pleure, p. 114.

(4) 19 septembre 1846.

roule entre ses doigts les grains de son chapelet et répond à la question de l'enfant en extase : « Je suis l'Immaculée Conception. »

A Pontmain, dans la Mayenne le 17 janvier 1871, par un temps de neige et de grand froid, des enfants occupés à piler des ajoncs dans une grange, aperçoivent encore, en ouvrant la porte sur la nuit, la Vierge miraculeuse devant qui se rangent les étoiles. Enfin, de mai à octobre 1917, sur les branches d'un chêne vert, la même apparition toute brillante de soleil a parlé à trois petits pâtres portugais.

Partout elle exprime des remontrances, des avertissements, des promesses, des exhortations. Partout elle se présente avec des larmes d'amour pour la conversion du monde et pour son retour à Dieu. Et toujours, d'une manière étonnante, par son aspect et par ses paroles, elle confirme, au nom de son fils, les leçons de son grand apôtre. Elle est mère de miséricorde, de douleur et de pureté. C'est par amour qu'elle craint, qu'elle réprimande, et qu'elle laisse entrevoir, dans un proche avenir le déchaînement des fléaux.

Pour frapper les incrédules, elle manœuvre les astres et bouleverse les lois de la nature. Le 13 octobre 1917, à Fatima, à la date qu'elle a fixée et devant une foule de soixante-dix mille personnes, le soleil se met à trembler, et par trois fois tourne en une danse vertigineuse, projetant d'énormes gerbes de couleur ; puis, soudain détaché du firmament, se précipite sur l'assistance terrifiée qui tombe à genoux et qui crie : « Miséricorde. »

Comme Jésus choisissant ses disciples parmi les pêcheurs de Galilée, elle adresse d'abord ses messages à des âmes simples, à des ignorants, à des pauvres. Sauf la petite novice de la rue du Bac, ceux qui la reconnaissent sont toujours des paysans et des bergers, le plus âgé n'a que quinze ans ; et Bernadette ne sait ni lire ni écrire, ni parler autrement qu'en patois. Le curé de Pontmain, à l'instant du miracle, répète une parole de Grignon de Montfort : « S'il n'y a que les enfants à la voir, c'est qu'ils en sont plus dignes que nous. »

La Vierge ne leur demande pas l'instruction, mais la prière qui appelle la sagesse et la pratique de l'amour pénitent. « Mais priez, mes enfants (1) ». « Priez pour les pêcheurs (2). » « Pénitence, pénitence, pénitence ! (3) », sacrifice pour soi et pour les autres. « Allez boire à la fontaine et vous y lavez, et vous mangerez de cette herbe qui est là (4) »,

(1) Pontmain.

(2) Lourdes.

(3) Lourdes.

(4) Lourdes.

et avec grande insistance, elle recommande la dévotion chère à Montfort, celle du Rosaire dont elle apparaît entourée, et la Consécration à son Cœur Immaculé. Les trois aspects successifs sous lesquels elle se présente à Fatima le 12 octobre, d'abord avec la Sainte Famille, puis comme Mère de douleur, enfin comme Notre-Dame du Carmel, rappellent les trois séries de mystères du Très Saint Rosaire.

Et elle s'offre toujours en exemple comme victime expiatoire, en participation, avec le sacrifice de la Croix. A Catherine Labouré, elle montre son cœur percé d'un glaive uni au Cœur de son Fils ceint d'une couronne d'épines. En voiles de deuil à Pontmain, elle présente à deux mains une croix rouge sur laquelle se détache un Christ sanglant. A la Salette, les instruments de la Passion sont à ses pieds, et elle « a pleuré tout le temps qu'elle a parlé » : « Depuis le temps que je souffre pour vous... » « Vous aurez beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous. » Immaculée Conception stigmatisée, comme l'adore Léon Bloy, « infiniment sanglante et pâle, et désolée et terrible parmi ses larmes et ses chaînes, dans ses sombres vêtements, faite comme une veuve, accroupie dans la solitude ; Vierge aux Epées, telle que l'a vue tout le moyen âge, méduse d'innocence et de douleur qui changeait en pierres de cathédrale ceux qui la regardaient pleurer (1). »

Guerres, famines, désolations, menacent de mettre la terre en cendres, on massacre et supplicie les innocents, on glorifie le mensonge, on corrompt jusqu'à la parole de Dieu. Pendant ce temps, la Femme entrée toutes bénie porte à nouveau le Christ dans ses entrailles. Autour de la seconde naissance grouillent les scribes et les pharisiens. Il y a aussi les bergers et les mages, tenant leurs offrandes, et qui regardent dans les yeux de la Vierge se lever l'Etoile du matin. Instant poignant où, à la limite de l'attente, nous sentons que la parole va s'accomplir. Déjà de partout se lèvent parmi les cadavres ceux qui ont placé sur leur cœur la croix du Messie et qui se cherchent à tâtons dans les ténèbres. Missionnaires, religieux de feu secouant la torpeur des formalismes, mystiques aux visions profondes, chevaliers du Graal ou de l'ère du Verseau, jeunesse rêvant de communautés chrétiennes, d'apostolat et de martyre, « tous ceux qui ont aimé l'Avènement (2), ceux qu'a vus Louis Artus dans les Chiens de Dieu, « le petit nombre de ceux qui voient », et que Notre-Dame de la Salette appelle, comme son serviteur Grignon, les

Apôtres des derniers temps, tous sont prêts et attendent le signal.

Quand viendra-t-il ? C'est à Dieu seul de faire cette assemblée, de donner l'ordre à ses anges de réunir ensemble tous ces morceaux de la croix. C'est à lui que s'adresse Montfort dans sa *Prière embrasée*. « Les capitaines, les potentats, les négociants, les marchands s'assemblent en grand nombre ; les larrons, les impies, les ivrognes et les libertins s'unissent en foule contre vous tous les jours. Et vous, grand Dieu ! quasi personne ne prendra votre parti en main, quasi aucun soldat ne se rangera sous vos drapeaux, quasi aucun saint Michel ne s'écriera du milieu de ses frères, en zélant votre gloire : *Quis ut Deus?*... Seigneur, levez-vous : pourquoi semblez-vous dormir ? »

Le cri de Grignon de Montfort — et toute sa vie est un cri — tombe sous l'indifférence de son siècle qui se bouche les oreilles pour ne pas être dérangé au sein de ses derniers plaisirs. L'homme de Dieu, l'admirable héraut du Seigneur traverse, sans être entendu, la multitude insensée. Mais l'écho de sa voix, loin de l'amortir, s'enfle et retentit dans les âmes d'aujourd'hui avec une extraordinaire ampleur. C'est à nous qu'il semble avoir parlé. Le jour vient, nous dit-il ; demeurez dans le Seigneur ; aimez, priez, faites pénitence, rangez-vous sous l'étendard de la Mère de Toute Pureté.

« ... Mon peuple s'est assis devant toi, et voici que tu étais parmi eux un chanteur agréable, qui a une belle voix et joue bien de son instrument, ils ont écouté tes paroles et ne les ont point mises en pratique. Quand ces choses arriveront — et voici qu'elles arrivent — ils sauront qu'il y avait au milieu d'eux un prophète. » (*Ezéchiel XXXIII, 32.*)

(1) *Celle qui pleure*, p. 12.

(2) Timothée IV, 7, 8.